



# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. » 14 » six mois. » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAS, LAFFITE BULLIER et C<sup>ie</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 8 Juin 1865.

### BULLETIN.

Dans la séance de mardi du Corps législatif, M. Thiers a prononcé un second discours dans lequel il s'est attaché à maintenir contre l'argumentation de M. O'Quin, les idées et les faits exposés dans sa première dissertation.

M. de Vuitry, puis M. Rouher ont pris ensuite la parole pour réfuter les critiques formulées par M. Thiers sur notre situation financière.

Une dépêche de San Francisco fait connaître qu'un navire, à destination du Mexique et portant 400 émigrants juaristes avec 250 caisses d'armes de guerre, a été retenu et séquestré par la douane américaine. Ce fait est la confirmation des engagements pris par le président Johnson, au sujet du recrutement organisé contre l'empire mexicain.

Le projet de voyage du général de Manthey, dont il a été question il y a quelques jours, semble abandonné. On écrit de Berlin que le général nommé commandant des forces alliées dans le Schleswig-Holstein rejoindra directement son poste, sans s'être préalablement rendu à Vienne.

Le Bulletin de Paris dit que de fréquentes conférences ont lieu entre M. Drouyn de Lhuys et le prince de Metternich au sujet des Duchés de l'Elbe. Il est question de représentations très énergiques qui seraient adressées à la Prusse par les cabinets de Paris et de Londres. M. de Bismarck paraît compter absolument pour le succès de sa campagne annexionniste sur le gouvernement russe.

Le comte Russell vient d'adresser aux lords commissaires de l'Amirauté une lettre dans laquelle il est dit que « les nations neutres ne peuvent que considérer la guerre civile dans l'Amérique du Nord comme terminée. » En conséquence les droits de belligérants sont retirés aux

confédérés et l'accès des ports britanniques est interdit aux corsaires du Sud. Le gouvernement français a pris une mesure analogue.

On annonce comme très prochaine en Russie la promulgation d'un ukase qui organisera sur des bases toutes nouvelles le personnel judiciaire, les diverses juridictions et l'administration de la justice dans l'empire russe.

J. REBOUX.

### VOYAGE DE L'EMPEREUR.

On lit dans le *Moniteur* :

L'Empereur a adressé à l'armée d'Afrique la proclamation suivante :

« Soldats de l'armée d'Afrique !  
 « Je veux, avant de retourner en France, vous remercier de vos travaux et de vos fatigues. En visitant tous ces lieux paisibles aujourd'hui, mais témoins depuis trente-cinq ans de luttes héroïques, j'ai ressenti une vive émotion sur cette terre conquise par vos devanciers et par vous, où se sont formés ces généraux illustres et ces soldats intrépides qui ont porté nos aigles glorieuses dans toutes les parties du monde. L'Afrique a été une grande école pour l'éducation du soldat. Il y a acquis ces mâles vertus qui font la gloire des armes et sont les plus fermes appuis d'un empire, en apprenant à affronter le danger, à supporter les privations, à mettre l'honneur et le devoir au-dessus de toutes les jouissances matérielles. Il a senti son âme s'ouvrir à tous les nobles sentiments. Aussi, jamais dans vos rangs la colère n'a survécu à la lutte. Parmi vous, aucune haine contre l'ennemi vaincu, aucun désir de s'enrichir de ses dépouilles. Vous êtes les premiers à tendre aux Arabes égarés une main amie et à vouloir qu'ils soient traités avec générosité et justice, comme faisant partie désormais de la grande famille française.  
 « Honneur soit donc rendu à ceux qui ont versé leur sang sur cette terre, dont la possession depuis tant de siècles a été disputée par tant de races différentes !  
 « Soldats de Staouéli, de Mouzaïa, de Constantine, de Mazagran, d'Isly, de Zaatcha, comme vous tous qui venez de

combattre dans les plaines arides du désert, ou sur les cimes presque inaccessible de la Kabylie, vous avez bien mérité de la patrie, et par ma voix la France vous remercie.

« Fait à Constantine, le 6 juin 1865.  
 « NAPOLEON. »

Les correspondances d'Alger du 3, disent qu'à Constantine, l'Empereur a invité à déjeuner un grand nombre de chefs arabes. L'Empereur a dit à ces chefs, qu'il désirait voir les Arabes devenir, par le travail et l'instruction, aptes à occuper tous les emplois auxquels les Français sont appelés, et qu'il voudrait que, dans l'armée, tout individu pût, par ses services et son intelligence, arriver jusqu'aux grades les plus élevés.

Sa Majesté a visité le campement des goums où une chaleureuse ovation lui a été faite.

Dans le trajet de Batna à Biskara, l'Empereur a accepté un dîner arabe, qui lui a été offert par quatre tribus des Beni-Gana. Le festin a été homérique ; il a été suivi d'une brillante fantasia. L'Empereur a admiré les plantations de coton de M. Dufour qui comprennent 250 hectares et occupent de nombreux indigènes.

Les tribus de Sahara étaient accourues de très loin pour saluer l'Empereur. La foule des cavaliers a suivi l'excursion impériale. Des arcs de triomphe en branches de cotonnier ou de palmier avaient été dressés à la première oasis. On apercevait sur la route des groupes de femmes indigènes non voilées et richement parées.

Constantine, 5 juin.

L'Empereur quitte Constantine. Comme à l'arrivée, la population européenne et musulmane tout entière s'est portée spontanément sur le passage de Sa Majesté et a fait entendre les plus unanimes et les plus chaleureuses acclamations.

Chacun veut ainsi témoigner de sa confiance dans la haute sagesse et dans le jugement de l'Empereur. Colons et indigènes, en effet, ont compris qu'une ère nouvelle commence, et que le souverain a pris désormais les destinées de l'Algérie dans ses mains. Sa Majesté s'embarquera vers cinq heures à Stora pour satisfaire aux vœux de ses habitants, et se mettra en route pour Bone.

Bone, 6 juin, 2 h. soir.

L'Empereur est arrivé ce matin à huit heures dans le port de Bone. S. M. a reçu à dix heures le prince Si Taiel, envoyé comme ambassadeur par son frère le bey de Tunis, pour le complimenter. L'Em-

pereur a reçu également Mgr Muller, évêque in partibus de Tunis. Après s'être entretenu avec le prince et l'évêque, S. M. a daigné les inviter à s'asseoir à sa table avec les personnes composant leur mission.

Il est midi, et l'Empereur se rend en ville pour recevoir les autorités et faire une promenade dans les environs. A cinq heures, S. M. part pour bougie pour aller passer demain matin une revue du corps expéditionnaire des Babors, dans la petite Kabylie. Après cette revue, l'Empereur partira pour la France, débarquera à Toulon vendredi 9, couchera à Lyon le même jour et sera à Paris le samedi 10, vers six heures du soir.

On écrit de Rome au *Monde* :

« Il n'y a plus aucun doute, dit-on, sur le succès de la mission de M. Vegezzi. Cet envoyé aurait réussi à apaiser toutes les difficultés, et les dispositions ecclésiastiques voulues par le Pape, seraient exécutées. Pour donner plus de solennité à l'acte de redressement et de réparation de sa politique envers l'Eglise, Victor-Emmanuel voudrait, il est vrai, que son négociateur se présentât maintenant au Vatican avec le titre de ministre plénipotentiaire et d'envoyé extraordinaire du roi d'Italie, et voilà une question de forme qui surgit. Cependant il serait déraisonnable de croire qu'elle emportera le fond, et Victor-Emmanuel comprendra qu'on ne peut recevoir au Vatican le ministre plénipotentiaire d'un Etat que le Pape n'a pas reconnu ; il comprendra aussi, ou plutôt il a déjà depuis longtemps compris que le royaume d'Italie est placé à l'égard du Saint-Siège dans une situation qui ferme l'accès à tous rapports diplomatiques et politiques. M. Vegezzi laissera donc ses lettres de créance dans sa valise et se présentera comme envoyé confidentiel du roi Victor-Emmanuel.

Le ministre piémontais doit s'estimer heureux des résolutions prises de donner satisfaction au chef de l'Eglise. Notre correspondant croit savoir que la majorité de ce ministère, d'accord avec le roi lui-même et avec les conseillers intimes du roi, a cherché deux avantages : le premier in re, le second in spe.

In re, il y a un avantage considérable, en effet, à calmer l'effervescence de la masse des catholiques italiens et à enrayer le mouvement de dissolution morale qui menace de tout entraîner. Les ministres du roi Victor-Emmanuel savent qu'en présence des menées du parti mazzinien et à la veille des élections, ce gage de retour

aux idées de conservation et d'ordre peut devenir très utile.

In spe, l'avantage repose sur une chimère. On se figure que les négociations actuelles vont devenir le premier anneau d'une chaîne qui devra lier le Saint-Siège au nouveau royaume.

Il paraît même que, pour obtenir ce résultat, on serait disposé à divers sacrifices : 1° à élargir le territoire actuel du Pape en restituant Orviète, Terni, Spolète, Fuligno et la vallée d'Assise, l'Ombrie enfin, moins la capitale, Pérouse ; 2° à reconnaître même le droit de souveraineté nominale du Pape sur le reste de ses Etats et à ressusciter l'idée du Vicariat mise en avant en 1859 ; 3° à traiter généreusement avec Rome pour ce qui concerne le commerce, les douanes, les postes, les monnaies, etc. ; 4° à fournir au Pape les soldats des garnisons dont ses généraux auraient le commandement.

Certes, acheter à ces conditions la reconnaissance par le Papauté des faits accomplis, ce ne serait pas le payer trop cher. Mais c'est un rêve ; ceux qui le font ne tiennent compte ni de l'honneur, ni des devoirs du Saint-Siège, habitués qu'ils sont à n'envisager dans leurs combinaisons que l'intérêt et le succès. Ils devraient pourtant comprendre que Pie IX ne peut renoncer à aucun de ses droits, ni ceux de l'Eglise elle-même. — E. TACONARD.

Le Journal de Rennes a reçu le communiqué suivant :

Dans son numéro du 19 mai, le Journal de Rennes s'est plaint de ce que, depuis notre traité de commerce avec l'Angleterre, les résultats mensuels des importations et des exportations de la France ont cessé d'être publiés dans le *Moniteur*. Suivant les assertions de cet article, le document spécial ou se trouvent consignées en extenso les opérations de notre commerce extérieur ne serait qu'imparfaitement connu du public, auquel il parviendrait « défiguré et arrangé » selon « les besoins » des journaux qui veulent bien en parler.

Les plaintes et les regrets exprimés à ce sujet par le Journal de Rennes n'ont en réalité rien de fondé ; c'est en réalité en vue de répandre d'une façon plus large la connaissance des résultats de notre commerce avec l'étranger, et surtout avec les pays qui ont conclu avec nous des traités à partir de 1860, que le gouvernement s'est trouvé dans la nécessité de donner à ses publications de l'espèce une étendue telle, mais toujours sous la même forme, que

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 9 JUIN 1865

N° 31

UN

### MARIAGE EN PROVINCE

(Suite.)

CHAPITRE XX.

RETOUR.

Georges, on le sait, était à Marseille ; l'invitation de M. César de Croix-Fonds lui avait servi à trouver un prétexte pour expliquer son absence ; il partit, en effet, avec le jeune baron, mais le laissa, dès le second jour, poursuivre seul son voyage vers le Dauphiné, et revint à Marseille attendre la lettre de son ami Etienne. Cette réponse tant désirée lui parvint le jour où Rose apprenait à Belbousquet le secret de sa vie. Le même courrier apporta au mari et à la jeune femme les bons et utiles conseils d'un ami véritable.

Voici ce que M. d'Alais écrivait à Georges :  
 « J'ai usé, mon bien cher ami, de la permission facultative que me donnait votre lettre de janvier dernier, et j'ai prié ma mère de faire imprimer votre volume

de vers : *Aigles et Colombes*. Votre livre a eu à Paris un succès que j'ai trouvé tout établi à mon arrivée. Je ne suis pas modeste pour votre compte, moi, Dieu le sait ! Eh bien ! mon ami, ce succès-là a dépassé toutes mes espérances. Les salons, les journaux, tout le monde en a parlé ; et si, suivant votre ordre exprès, je ne vous avais tenu obstinément caché sous le pseudonyme de *James Herder*, le bruit de votre renommée aurait été sonner aux oreilles de votre famille patriarcale, et troubler les échos de votre solitude.

La vogue de salon flatte, les éloges de journaux encouragent ; mais voici qui est mieux. Melval, le grand critique, a voulu absolument vous connaître ; je lui ai dit votre âge et votre nom. Alors il a été si émerveillé de cette œuvre sortie d'un cerveau de dix-neuf ans, elle lui a paru promettre un si grand avenir, qu'il a été sur-le-champ trouver le ministre, son ami intime, homme distingué, comme vous savez, et a commencé un dithyrambe sur votre compte. Le ministre a été de son avis, s'est enthousiasmé, et le résultat a été... tout simplement la croix de chevalier de la Légion d'Honneur, dont vous trouverez le diplôme sous ce pli.

Eh bien ! Georges, que dites-vous de cela ? Etre décoré à vingt ans, n'est-ce pas bien de quoi devenir un homme raisonnable et chasser un peu les humeurs noires ?

J'ai tenu à vous parler d'abord de cette grande affaire ; maintenant je viens aux choses intimes :

J'ai lu avec beaucoup d'attention cette grande lettre où vous me racontiez la lamentable histoire de votre passion pour Mlle de La Pinède.

Vous allez vous hérissier, mon poète, je n'y attends ; pourtant je veux vous dire tout ce que j'ai pensé.

Croyez-en un vieil ami, il est fort heureux pour vous que Mlle Denise n'ait pu ni voulu être votre femme.

Je la connais assez, l'ayant rencontrée dans des salons, pour l'avoir bien jugée. C'est une de ces femmes brillantes, qui font plus souvent d'un mari un martyr qu'un heureux. Elle aime passionnément le monde, où son admirable beauté et son grand talent de musicienne lui attirent des ovations dont elle ne pourra jamais se passer. Elle s'est habituée à vivre dans une atmosphère de louanges et d'encens, serre chaude où sa vanité s'est développée outre mesure. Quel cas peut-elle faire de l'admiration d'un homme ? elle a celle d'un peuple d'adorateurs. Elle règne sur cette pléiade choisie qui domine la première société du monde, les salons de Paris !

Mon jugement sera sévère sur elle. A mon avis, elle a toutes les qualités séduisantes, et il lui manque la qualité suprême. En un mot, elle sait inspirer l'amour, elle ne saurait pas le rendre.

Laissez-la épouser son cousin de Mallarme ; il est marin de son métier, et conséquemment dans les meilleures conditions pour que cette sirène, comme vous l'appellez, ne le prenne pas trop vite en grippe. Mariée à lui, elle sera pourtant libre la moitié du temps ; c'est ce qui convient à ses goûts.

Le reste regarde M. de Mallarme. Tout ceci ne vous consolera probablement pas ; cependant, si vous voulez un peu réfléchir, cela pourra adoucir vos regrets. Aimer cette femme, c'était appeler sûrement le malheur sur soi ; il vous eût

atteint tôt ou tard. Le plus tôt est le mieux, ou a plus de temps pour le réparer.

A présent, Georges, je suis tenté de vous dire des choses fort dures. Quoi ! vous voulez partir, quitter la France, désoler votre famille, abandonner cette pauvre jeune fille dont vous êtes aujourd'hui le protecteur naturel ! Mais c'est de la folie, cela, mon ami, et si je n'étais plein d'indulgence pour la fièvre que donnent certains chagrins, je vous dirais : « Georges, vous avez songé à faire une mauvaise action ! »

Vous ne connaissez pas la femme dont vous êtes le mari ; vous n'avez rien tenté pour vous en faire aimer ; vous ne lui avez pas fait même l'honneur de l'observer ; vous ignorez si elle a une valeur quelconque. Elle ne ressemble pas physiquement à votre idéal, dès lors elle est jugée et condamnée ; on la délaisse et on la dédaigne.

Ou ! imprudent ! aveugle que vous êtes ! Savez-vous si ce cœur candide, si cette intelligence à peine éveillée, ne contiennent pas autant de feu et d'amour que vous en pouvez souhaiter ?

J'ai, du reste, peine à comprendre que vous ayez pu vous marier dans la disposition d'esprit où vous étiez. Vous avez commis là une grande faute : le désordre et l'abattement ont votre douleur vous avait plongé tout à peine des excuses. Maintenant le mal est fait ; il ne faut pas l'aggraver ; vous vous êtes, avec une insouciance coupable, créé des devoirs sérieux ; il les faut remplir.

Vous vous devez à cette femme que vous avez prise, quoique ne l'ayant pas choisie. Si vous ne pouvez lui donner de l'amour, laissez-lui votre protection, votre

appui, votre présence ; elle y a droit ; et vous êtes un honnête homme.

Vous n'auriez pas dû quitter cette douce retraite de Belbousquet. Allons, Georges, un bon mouvement : retournez-y. Allez porter à vos parents l'étonnement et la joie de votre succès dans une carrière où vous avez marché et vaincu seul. Allez calmer les inquiétudes de Mme Rose de Védelle. Allez, cher Georges, là est le devoir, là est l'oubli du passé, là est peut-être l'avenir calme et radieux.

Jusqu'ici mes avis ont été ceux du conseiller consciencieux et sévère ; je finis par quelques paroles de l'ami.

Si après avoir essayé d'arranger votre existence dans la voie où elle est, vous y reconnaissez des impossibilités, si vous ne pouvez parvenir à aimer votre jeune femme, si enfin elle vous a elle-même en aversion ; alors, venez me trouver, je vous tendrai mes bras fraternels, je vous emmènerai loin de Rose, loin de la France, loin de vos souvenirs, et vous irez demander à l'exil la guérison et le repos.

Les marins sont croyants, vous le savez : moi, j'ai une foi profonde dans les mystérieuses opérations de la Providence ; je crois qu'elle a placé près de vous le dictame salutaire à vos douleurs. Méditez bien tout ceci, cher Georges, agissez en homme d'honneur et en cœur courageux, et si vous avez été seulement aveugle, comme je le suppose, envoyez-moi une pensée au milieu de votre bonheur.

Votre ami, ETIENNE.

Le lendemain du jour où le courrier de Paris apporta en Provence les lettres qu'on vient de lire, deux femmes chemi-